

Emigrants vaudois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 42

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192549>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Emigrants vaudois.

Les journaux de la semaine nous ont annoncé le départ pour le Nouveau-Mexique (Etats-Unis) d'une soixantaine de personnes des environs de Vevey, dont l'intention est de fonder là-bas une colonie qui portera le nom de notre canton. Puissent-elles y trouver le bonheur.

Il est curieux de remarquer que, dès l'origine, Montreux, Vevey et les localités voisines, ont fourni au continent américain de nombreux et vaillants colons. « En 1801, déjà — c'est ici le lieu de le rappeler — dix-sept personnes de Montreux et de Blonay introduisirent la vigne sur les bords du Kentucky, dans un endroit qui reçut le nom de *First vine gard* (premières vignes). Les chefs de cette colonie étaient Jn-Jaques Dufour, de Montreux, et ses frères. Ils étaient partis de Montreux convaincus que la Providence les avait destinés à introduire cette culture dans le Nouveau-Monde; aussi aimaient-ils à s'appeler les Noé modernes.

» En 1803, un autre établissement vaudois se transporta dans l'Indiana, sur les bords de l'Ohio, et prit le nom de *Swisslerland* (le pays suisse). En 1804, cette seconde colonie fut renforcée par deux familles des environs de Cossonay, une de Vevey et une de la Vallée.

» Le terrain acheté fut divisé en portions de 200 acres, aboutissant toutes à l'Ohio par un front de 300 pas; et chaque colon dut construire son habitation sur sa propriété, le long d'une route large de 100 pas, parallèle à la rivière, et plantée de quatre lignes d'arbres. Un emplacement fut réservé au centre pour un temple, qui servit aussi d'école, pour un cimetière et un jardin destiné au pasteur, qui était en même temps maître d'école. Peu à peu nos colons apprirent l'anglais, mais conservèrent l'usage de la langue française. Il arriva même une époque orageuse, où ils convinrent, par mesure de sûreté, de n'employer entre eux que le patois vaudois.

» En souvenir de la terre natale, ils donnèrent à leur principal groupe de maisons le nom de *Nouvelle Vevey*, et celui de *Venoge* à la rivière qui traverse le New-Swisslerland.

Jean-Jaques Dufour rentra plus tard dans sa patrie, après avoir acquis une certaine aisance. » (*Conteur* de 1888.)

Aujourd'hui, les émigrants peuvent partir avec plus de sécurité qu'à l'époque dont nous venons de parler, vu la facilité qu'on a maintenant de se renseigner sur ces contrées lointaines, dont on ne se faisait aucune idée au commencement du siècle, témoin les lignes suivantes empruntées à un ouvrage sur cette matière, publié en 1803, par M. Louis Bridel, pasteur de l'église française à Bâle.

« Rien ne m'afflige autant, dit-il, que l'ignorance des familles vaudoises qui émigrent, sur tous les objets qui peuvent les intéresser. La plupart s'imaginent que les Etats-Unis se sont pas plus grands que la Suisse, que chacun s'y connaît, que l'on y trouve aisément les personnes qu'on cherche. Ils ne savent pas que c'est un pays immense où un Européen se trouve aussi perdu que pourrait l'être un Américain à son arrivée en Europe. Ils savent en gros qu'il y a un Kentucky, que le citoyen Dufour, de Montreux, et plusieurs agriculteurs estimables y ont fait un établissement. Mais demandez-leur où est le Kentucky, quelle est sa latitude, son climat, ses productions, la valeur des terres, le prix des denrées et de la main-d'œuvre, le chemin qui y conduit, les frais de route, etc. ? ils n'en savent pas un mot. Et ils partent!!! Un paysan qui partait dernièrement pour l'Amérique, sur une lettre d'un de ses parents, m'assura que, pourvu qu'il se trouvât de l'autre côté, il n'était plus en peine de rien, parce que son parent lui avait promis de venir à sa rencontre. Je ne pus jamais lui faire comprendre qu'il était fort douteux que ce dernier fit 250 lieues pour arriver et autant pour retourner chez lui, uniquement dans le but de venir à sa rencontre. Certes, s'il le fait, ce sera l'exemple d'une rare amitié, et qui rappellera le mutuel dévouement d'Oreste et de Pylade. »

Un obstacle.

Notre théâtre venant de rouvrir ses portes, nos lectrices voudront bien nous permettre de leur mettre sous les yeux quelques passages d'une chronique de M. F. Sarcey, dans le *XIX^e Siècle*. Nous en sommes désolé, mais il s'agit encore de ces malheureux chapeaux, dont tant de gens se plaignent pendant les représentations théâtrales, chapeaux qui pourraient fort bien être remplacés par la coiffure dont parle M. Sarcey.

« L'autre jour, à la première représentation de la *Mer* à l'Odéon, il y avait à l'orchestre une dame dont le chapeau a fait scandale. C'était moins, à vrai dire, un chapeau qu'un vaste parasol, sur lequel se dressaient des oiseaux. Ce chapeau a mis en mouvement toutes les langues, et vous pensez si l'on s'en est amusé. Je parle, bien entendu, des personnes qui étaient devant la dame. Car celles que le hasard avait placées derrière n'ont pas dû rire; je tiens pour certain qu'elles n'ont rien pu voir du spectacle. Les quolibets allaient leur train; on contait que l'ouvreuse, invitée par les voisins du chapeau à prier la propriétaire de le déposer au vestiaire, aurait répondu :

— Je n'ai pas osé, le vestiaire de l'Odéon est trop petit.

Il n'y avait sans doute là qu'une excentricité. Mais les chapeaux de femmes qui, sans avoir ces dimensions énormes, dérobaient aux personnes assises derrière la meilleure partie de la scène ne sont pas rares, même encore aujourd'hui où la mode des chapeaux aux envolées démesurées a presque disparu. Je puis dire qu'à cette même représentation j'en ai été, pour mon compte, tout le temps importuné.

J'avais devant moi, dans la ligne de mon regard, à diverses rangées d'orchestre, des chapeaux de femmes assez hauts pour m'intercepter la vue de la scène. Je n'apercevais ce qui s'y passait qu'à travers les interstices, et comme les têtes des femmes remuent sans cesse, il fallait tout le temps me pencher à droite ou à gauche, glissant ma lorgnette à travers les intervalles que le hasard me ménageait. Je ne sais pas de gym-